

LES GRANDES FAMILLES

HENRI PIGAILLEM

Les **GUISES**



Pygmalion

Extrait de la publication

LES GRANDES FAMILLES

HENRI PIGAILLEM

Les GUISES

Les Guises, qui régnerent longtemps en maîtres sur les affaires politiques de la France, connurent une ascension foudroyante sous le règne d'Henri II et devinrent tout-puissants sous celui de François II. Ils se rendirent célèbres en se faisant les champions de la cause catholique et en déclenchant la première guerre de Religion.

Leur illustre maison était originaire de Lorraine et se déclarait issue de Charlemagne. Le plus célèbre de ses princes, Henri le Balafre, paya de sa personne ses prétentions à la couronne : il mourut assassiné à Blois sur ordre d'Henri III. L'aventure des Guises ne s'acheva pas sur ce fameux épisode ni sur l'avènement de leur nièce et cousine Marie Stuart au trône d'Écosse puis de France.

Elle se poursuivit avec ceux que leurs contemporains nommèrent « les petits Guises » : Charles, amiral du Levant, héros du siège de La Rochelle ; Henri II, impliqué dans plusieurs complots contre Mazarin, proclamé roi de Naples ; Marie, mécène du compositeur Marc-Antoine Charpentier.

Autour du rameau principal, gravitèrent encore d'innombrables rejetons : les cardinaux Jean et Charles de Lorraine, fins esthètes, qui jouèrent un rôle considérable dans la lutte impitoyable contre les protestants.

Henri Pigaillem retrace avec brio la saga de cette dynastie princière, avide de pouvoir et d'honneurs.

Couronné par l'Académie française, la Société des Gens de Lettres et la Fondation Cino del Duca, historien et romancier, Henri Pigaillem est notamment l'auteur d'une biographie d'Anne de Bretagne et d'un *Dictionnaire des favorites*, parus tous deux chez Pygmalion.

Pygmalion

LES GUISES

DU MÊME AUTEUR

Romans :

- Les chevaliers du Christ*, Albin Michel, 1997.
Marie Bellefort, la flibustière, Albin Michel, 2000.
La lionne de Nantes, Pygmalion, 2004.
L'incendie, préface de Marcel Jullian, Les Trois Orangers, 2005 (*Bourse Cino del Duca* 1994).
Les récoltes de la Saint-Pardoux, Pygmalion, 2005.
Le moulin de Chastreuil, Cheminements, 2007.
La Splendeur des Borgia, tome I, *La Pourpre et le Fer*, Télémaque, 2011.
La Splendeur des Borgia, tome II, *Les Soupers du Vatican*, Télémaque, 2011.
L'Obélisque de neige, L'Archipel, 2011.

Essais :

- La bataille de Lépante*, Économica, 2003.
Les grandes heures de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, Beauchesne, 2003 (*Couronné par l'Académie française*).
Salamine et les guerres médiques, Économica, 2004.
Blenheim 1704, le Prince Eugène et Marlborough contre la France, Économica, 2004.
Fantaisismes, Les Trois Orangers, 2006.
Petit dico insolite de la mort (Les pissenlits par la racine), City éditions, 2007.
Le petit dictionnaire des grandes phrases de l'Histoire, City éditions, 2008.
Petites histoires insolites de l'Histoire de France, tome I, City éditions, 2009.
Dictionnaire des favorites, Pygmalion, 2010.
Petites histoires insolites de l'Histoire de France, tome II, City éditions, 2010.

Biographies :

- Stradivarius, sa vie, ses instruments*, Zurfluh, 2000 (*Bourse Poncetton de la Société des Gens de Lettres*).
Le tapissier de Notre-Dame, Éditions du Rocher, 2002.
Marion de Lorme, la reine du Marais, Les Trois Orangers, 2004.
Le docteur Guillotin, Pygmalion, 2004.
Le Prince Eugène, Éditions du Rocher, 2005.
La duchesse de Fontanges, Pygmalion, 2005.
Claude de France, première épouse de François I^{er}, Pygmalion, 2006.
Anne de Bretagne, Pygmalion, 2008 (*Prix des Lauriers Verts 2008 de la biographie*).
Jeanne de France, Pygmalion, 2009.
Tallemant des Réaux, préface de Jean Mesnard, de l'Institut, Le Croît Vif, 2010.

HENRI PIGAILLEM

LES GUISES



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2012, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0726-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Les princes de la maison de Guise
seront unis et séparés de la cour,
et ne feront jamais ce qu'on doit
attendre de la fidélité qu'ils ont promise,
ni du cœur de leurs prédécesseurs.*

Le cardinal de Richelieu (*Mémoires*)

CLAUDE DE GUISE
(1496-1550)

I

DANS LES PAS DE FRANÇOIS I^{er}

La glorieuse renommée des Guises est passée sans doute pour toujours à la postérité. Quelques ouvrages ont déjà fait éclater l'héroïsme de cette illustre famille de capitaines et de prélats si influente dans les affaires politiques du royaume de France, surtout sous les règnes d'Henri II et de François II. Il n'est pas inutile de rappeler, dans une nouvelle étude, de quelle manière cette puissante maison s'est rendue célèbre en disposant à la cour de tous les emplois et de toutes les faveurs, en devenant le véritable maître du pays, en allumant les sanglantes guerres de Religion. On semble parfois admettre que son histoire s'achève sur le fameux épisode de l'assassinat du duc de Guise au château de Blois, en 1588. Pourtant, plusieurs générations ont survécu au « Balafré » pendant encore un siècle et, comme nous le verrons, se sont illustrées sous Louis XIII et Louis XIV. Que ce soit à travers leur gloire ou leurs revers de fortune, les Guises ont le don de nous séduire et de ne pas nous laisser indifférents aux événements dont ils ont été les acteurs resplendissants.

Les Guises sont issus de la maison de Lorraine, fondée en 1048 par Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire de Lorraine. En 1417, l'un de ses successeurs, René I^{er}, entre en possession de la terre de Guise, située en Picardie. L'année suivante, elle est érigée en comté par le duc de Berry, futur

Charles VII. René I^{er} est alors à la tête d'un État déchiré par les influences rivales de la France, de la Bourgogne et du Saint Empire. Au terme de longues années de guerre, il se retire en Provence et se désintéresse de la Lorraine. Après la mort de son fils Jean, duc de Calabre, il transmet son duché et le comté de Guise à sa fille Yolande d'Anjou, dont l'héritier, René, devient duc de Lorraine en 1473, sous le nom de René II.

Au lendemain de son avènement, le nouveau duc signe le traité de Neufchâteau par lequel il fait alliance avec le roi de France Louis XI. Il commet l'erreur de se tourner dans le même temps vers Charles le Téméraire, qui ne songe qu'à s'emparer de la Lorraine, et l'autorise imprudemment à placer des garnisons dans les principales places du duché. Lorsqu'il comprend que le duc de Bourgogne n'a plus qu'à cueillir son État comme un fruit mûr, il cherche de nouveaux appuis et s'assure du concours des cantons suisses, des villes d'Alsace et du Saint Empire. En mai 1475, le Téméraire se dirige vers la Lorraine et se porte à la rencontre des troupes helvétiques. Mais son armée est défaite une première fois à Grandson le 2 mars 1476, puis à Morat le 22 juin suivant. Toute la Lorraine se soulève et la noblesse entreprend le siège de Nancy, où René rejoint ses sujets, contribuant, en octobre, à la capitulation de la ville. En décembre, Charles le Téméraire se présente à Neufchâteau avec une armée reconstituée, puis marche à nouveau vers la capitale lorraine. Le 4 janvier 1477, il affronte les troupes de René devant Nancy. Le 5, trahi par l'un de ses capitaines, le comte de Campobasso, il est contraint à la fuite, dans laquelle il est tué par le châtelain de Saint-Dié.

Cette victoire sur le duc de Bourgogne marque incontestablement le règne de René II. Elle lui permet d'écarter tout danger d'annexion de la Lorraine mais n'empêche pas Louis XI de s'emparer de son duché d'Anjou et de plusieurs autres de ses biens, dont le Barrois et la Provence. Sa réputation d'excellent guerrier engage la république de Venise à lui remettre le bâton de capitaine général de ses troupes, avec lequel il espère faire valoir ses droits sur la Provence et la recouvrer. Mais les négociations qu'il entame demeurent

vaines, tout comme sa tentative de reconquête, par la suite, se solde par un échec. Si quatre ans plus tard il obtient de la régente Anne de Beaujeu la restitution du Barrois, une commission chargée par les états généraux d'étudier l'exposé de ses droits sur la Provence se prononce en revanche contre lui. Il doit définitivement abandonner à Charles VIII non seulement la Provence mais aussi l'Anjou, que ses illustres descendants, les grands ducs de Guise, n'auront de cesse de réclamer.

Claude de Lorraine

En 1485, sur l'intervention du roi et d'Anne de Beaujeu, le pape délivre à René II une bulle d'annulation de son mariage avec Jeanne d'Harcourt, mariage resté stérile pendant quatorze ans. Le 1^{er} septembre, à Orléans, il peut ainsi s'unir à Philippe de Gueldre, fille d'Adolphe d'Egmont et de Catherine de Bourbon. De cette union naissent douze enfants : neuf garçons et trois filles. Les deux premiers étant morts en bas âge, l'aîné est à présent Antoine. Par son testament rédigé en 1506, René le désigne comme son successeur. Claude, son second fils, né le 20 octobre 1496 au château de Condé-sur-Moselle, deviendra le premier duc de Guise. Il lui assigne le comté de Guise et, désireux d'établir en France une des branches de la maison de Lorraine, sollicite de Louis XII la faveur de l'accueillir à sa cour. Le roi accepte, bien aise d'avoir en la personne du jeune comte de Guise « un gage de l'alliance et de la mutuelle amitié de la France et de la Lorraine ».

Naturalisé français par son père, Claude, un an après la mort de celui-ci, survenue en 1508, est envoyé à Blois par la duchesse Philippe. François d'Angoulême, futur François I^{er}, vient de s'installer à la cour, selon la volonté de Louis XII, qui veut l'unir à sa fille aînée, la princesse Claude. Le roi l'a admis au Conseil royal, lui a confié le commandement de cent lances, a mis à sa disposition des appartements qui comptent parmi les plus beaux du château. Le comte de Guise vit dans son entourage immédiat. Il fait partie de ses

compagnons de jeu avec Robert de La Marck, seigneur de Fleuranges, Philippe Chabot de Brion, ou Anne de Montmorency, futur grand maître puis connétable. Il est confié à Évrard de Daumartin, bailli des Vosges, puis à Louis de Stainville, sénéchal du Barrois et échançon de la reine Anne de Bretagne, tous deux chargés de poursuivre son instruction militaire et de lui enseigner les rudiments des langues, de l'histoire, des lettres et de la géographie. Il est entouré de faste et partage les divertissements du comte d'Angoulême, avec lequel il monte à cheval, chasse, joue, se bat, apprend le métier des armes, est soigneusement éduqué dans les règles de la chevalerie.

En janvier 1513, il est nommé par Louis XII grand échançon du roi, et, le 9 juin, épouse Antoinette de Bourbon, fille de François de Bourbon et de Marie de Luxembourg. La cérémonie nuptiale est célébrée à Paris, à l'hôtel d'Étampes, près du palais des Tournelles, en présence de toute la cour. Le mariage est béni le 15 juin suivant à la paroisse royale de Saint-Paul. Claude a dix-sept ans, Antoinette de Bourbon dix-neuf. Par cette alliance du prince lorrain et d'une Bourbon est ainsi fondée la Maison de Guise.

Le couple s'installe à Bar-le-Duc, dans le vieux château féodal des ducs de Bar qui domine la vallée de l'Ornain. Devenue une superbe résidence grâce aux travaux entrepris par René II, Claude en fait le point de rencontre avec les Lorraine à l'occasion de baptêmes ou de mariages. Ici, Antoinette met au monde ses deux premiers enfants : Marie, future reine d'Écosse, et François, comte d'Aumale, l'héritier de Claude au duché de Guise.

Le château de Joinville

La reine Anne de Bretagne s'éteint à Blois le 9 janvier 1514, à l'âge de trente-huit ans. Elle qui s'était toujours opposée à l'union de François d'Angoulême avec sa fille ne représente plus d'obstacle au mariage. La cérémonie nuptiale a lieu le 18 mai à la chapelle du château de Saint-Germain-en-Laye, en présence du roi, des princes du sang, des seigneurs de la

cour, de Claude et d'Antoinette, « vêtus de drap noir, honnêtement et en forme de deuil, pour le trépas de la Reine Madame Anne de Bretagne, mère de la mariée ». Ce deuil et ce mariage surviennent au lendemain du traité de Dijon, signé le 14 septembre 1513 et par lequel Louis XII a abandonné ses prétentions sur le duché de Milan, mettant ainsi un terme à la quatrième guerre d'Italie. La France s'efforce depuis de se concilier Henry VIII, le roi d'Angleterre. Quelques jours après le mariage du comte d'Angoulême, l'évêque de Canossa, envoyé par le pape Léon X, vient annoncer à Blois que, pour sceller la paix avec l'Angleterre, le Saint-Siège, l'ambassadeur français Longueville et le ministre anglais le cardinal Thomas Wolsey se sont entendus pour donner à Louis XII la main de Mary Tudor, âgée de dix-sept ans, sœur cadette d'Henry VIII. Le 9 octobre, à Abbeville, sont ainsi célébrées les troisièmes noces¹ du roi de France : « Mais le mariage, écrit Hilarion de Coste, était si mal assorti pour l'âge et la partie si mal faite, qu'en moins de trois mois elle l'envoya en l'autre monde². » Mary Tudor épuise son vieux mari, qui se targue de « faire merveille » plusieurs fois par nuit. Le roi expire le 1^{er} janvier 1515 dans son palais des Tournelles, à Paris. Fleuranges, Bonnivet et Montchenu, compagnons d'enfance de François d'Angoulême, se hâtent de prévenir et de féliciter leur nouveau maître, alors à Amboise.

Sous le nom de François I^{er}, le Valois d'Angoulême succède au Valois d'Orléans. Dès le 11 janvier, composant son conseil, il envoie un coursier à Bar-le-Duc annoncer à Claude de Guise qu'il y est admis. Le comte fait désormais partie des plus grands seigneurs du royaume, sur lesquels le roi compte s'appuyer pour asseoir son autorité. Il prend place dans le cabinet royal aux côtés d'anciens fidèles de Charles VIII et de Louis XII.

1. Il avait épousé en premières noces Jeanne de France, fille de Louis XI, répudiée en 1498.

2. Hilarion de Coste, *Les Éloges et vies des reynes, princesses, dames et damoiselles illustres en piété, courage et doctrine qui ont fleury de nostre temps et du temps de nos pères, avec l'explication de leurs devises*, Paris, Cramoisy, 1630.

Le nouveau roi ne songe qu'à tenter sa chance en Italie et, à n'importe quel prix, reprendre le Milanais que son beau-père a perdu. Grand capitaine, glorieux chef d'armée, Claude est l'un des héros de Marignan, où, combattant à côté de François I^{er}, il est accablé de vingt-deux blessures. En récompense, il reçoit du souverain le collier de l'ordre de Saint-Michel, qui distingue les plus valeureux chevaliers, et la charge de diverses missions. Conjointement avec le duc de Vendôme et l'évêque de Laon, ses beaux-frères, il se rend en ambassade auprès de la république de Venise, que François I^{er} s'est engagé à secourir contre l'empereur Maximilien d'Autriche. Ce dernier s'est établi en Italie et s'oppose aux prétentions françaises. En fin d'année, François I^{er} parvient à lui imposer la reconnaissance de la cession du Milanais, mais il demeure un obstacle farouche à ses projets italiens. Jusqu'à sa mort, en janvier 1519 : la première couronne du monde devient alors libre et la recevoir hante désormais le roi de France. Parmi ses conseillers se forment deux partis. Pour l'un, la grandeur de François I^{er} n'a nullement besoin de l'Empire, cette « ombre vaine ». Selon Claude, qui appartient au second parti, rien ne vaut au contraire la gloire d'être empereur. Son maître, dit-il, pourrait « assembler sous ses étendards tous les autres princes de la chrétienté, afin de rejoindre à cet empire celui d'Orient, la séparation duquel avait causé les disgrâces des deux ». Guise, qui est en pleine faveur, s'imagine déjà à Constantinople, en train « de l'aider [François I^{er}] à détrôner ce superbe et implacable ottoman, de lui donner la main pour monter à sa place, à cet empereur de sa passion, si digne de l'être ainsi de tout le monde ». Pour lui-même, il entrevoit la possession d'une principauté vassale, car l'empereur se trouve au-dessus des rois.

Mais, le 28 juin, les électeurs de la Diète de Francfort choisissent Charles de Habsbourg, qui devient empereur sous le nom de Charles Quint, réduisant à néant les secrets espoirs de Claude.

À son retour d'Italie, le comte décide de quitter sa résidence de Bar-le-Duc, jugée trop exigüe. Les Guises s'établissent ainsi au château de Joinville, situé sur les terres de

Champagne héritées de René II, et dominant la ville depuis un éperon rocheux. Rémi Belleau, poète et conseiller artistique de Claude, nous a laissé de précieuses descriptions du château tel qu'on peut l'admirer à l'époque. Émerveillé par l'une des terrasses, il écrit : « L'un des bouts de cette terrasse était une galerie vitrée, lambrissée, sur un plancher de carreaux de couleur. Le frontispice à grandes colonnes, cannelées et rudentées, garnies de leurs bases, chapiteaux, architrave, frise, corniche et moulures de bonne grâce et de juste proportion. Dedans cette galerie se montrait une infinité de tableaux, faits de la main d'un gentil ouvrier. Entre autres, j'en remarquais trois. Le premier était un paysage si bien et si naïvement rapporté au naturel que la nature même se tromperait si elle osait entreprendre de faire mieux ; au milieu se découvraient deux bergers assis et appuyés du dos contre le tronc de deux ormes. Dedans l'autre tableau était une troupe de bergers le genou en terre, les mains jointes, la face vers le ciel, où paraissait à demi-corps par le travers d'une épaisse nuée une déesse tenant un épi flamboyant en sa main. Le troisième tableau était tout guerrier. D'un côté c'étaient sièges et prises de villes, comme de Metz, de Calais et de Thionville ; c'étaient camps assemblés et camps partis, escarmouches, saillies, embûches, entreprises, approches, batteries, camisades, sapes, mines, sentinelles et escalades. De l'autre côté se voyait le voyage d'une jeunesse française en Italie, sous la conduite de ce vaillant chevalier¹. » Au-dessus de la terrasse s'ouvre une somptueuse galerie à hautes et larges fenêtres, ornée de grandes colonnes cannelées, d'une frise et d'une corniche. À l'intérieur, le sol est composé de carreaux émaillés de couleurs, et les murs couverts de boiserie.

Malgré son récent mariage, Claude va se glisser dans d'autres alcôves. De sa liaison avec une fille du président des Barres, de Dijon, naît un enfant naturel, lui aussi prénommé Claude, plus tard abbé de Saint-Nicaise de Reims. On lui connaît une seconde maîtresse, une paysanne des

1. Rémi Belleau, *La Bergerie*, dans *Œuvres poétiques, 1565-1572*, Honoré Champion, 2001.

environs de Joinville que la chronique nomme « la Viergeotte ». Antoinette, qui découvre cet amour extraconjugal, sait bien que son mari n'est pas attaché à cette maîtresse. Elle ne la considère pas comme sa rivale et semble accepter son sort de femme outragée.

Pour se repentir de ses infidélités, Claude décide de porter toute sa vie un cilice à son bras et fait sceller, sur plusieurs bas-reliefs de son château, des cartels en l'honneur d'Antoinette. On prétend que c'est également pour se faire pardonner qu'il fait ajouter au château un bâtiment nommé « château d'en-bas », où les hommages à Antoinette, sur les façades et les escaliers, ne manquent pas. Pour elle, il inverse la devise qu'avait adoptée son père René II : *Une pour toutes* devient *Toutes pour une*.

La révolte des rustauds

Vainqueur des troupes de Charles Quint à Fontarabie en 1521, Claude reçoit encore du roi le revenu des greniers à sel de Mayenne-la-Juhée et de La Ferté-Bernard, s'élevant à 2 000 livres tournois. Bonnivet témoigne de la brillante conduite de son époux à Antoinette de Bourbon : « Vous vous pouvez dire la plus heureuse princesse de France pour ce que vous avez un mari le plus vaillant et le plus heureux qui soit aujourd'hui par la magnanimité duquel le roi jouit de Fontarabie. » En 1522, il enlève glorieusement Bapaume, Hesdin, Boulogne, Montreuil, Calais, puis Neufchâteau en 1523, année de la trahison de Charles de Bourbon. La conduite du connétable attire alors une sorte de proscription sur les princes du sang de la maison de Bourbon, à l'avantage de Claude, dont le crédit augmente. Le 27 août, il se voit confier par le roi le gouvernement de la Champagne et de la Bourgogne.

En début d'année 1525, il se trouve à Joinville et n'assiste pas, le 24 février, au désastre de Pavie. François I^{er} y est capturé par les impériaux et retenu prisonnier à Madrid. Le jeune frère de Claude, François de Lorraine, comte de Lambesc, est tué pendant l'un des derniers assauts de la bataille.

Au lendemain de Pavie, l'armée française est entièrement défaite, les ressources matérielles nulles, les diverses frontières menacées par Charles Quint et Henry VIII. La régente Louise de Savoie, mère du roi, s'est établie alors à Lyon. Elle appelle auprès d'elle les hommes les plus capables de l'aider. Le comte de Guise est sommé de la rejoindre après avoir pourvu à la défense de la Champagne, dont il est gouverneur. Le duc de Vendôme et le maréchal de Lautrec se rendent également à Lyon. Des trois hommes, Claude est sans conteste celui dont Louise de Savoie fait le plus de cas. Il exerce une salutaire influence sur toutes les affaires. La pertinence, la valeur, la solidité de ses avis en déterminent généralement l'adoption. Il propose entre autres, avec succès, de racheter les soldats faits prisonniers à Pavie, mesure aussi utile que généreuse, car, tout en paraissant imposer des sacrifices à l'État, elle doit lui rendre des défenseurs aguerris.

Tandis que la régente négocie avec Henry VIII dans l'espoir de le détacher de l'empereur, une horde considérable d'anabaptistes allemands, de paysans soulevés de Misnie et de Souabe, les « rustauds », partisans de la foi nouvelle prêchée par Martin Luther, vient de prendre les armes et s'apprête à franchir les Vosges pour se ruer sur la France. La révolte, partie de Thuringe en début d'année 1525, couvre bientôt toute l'Alsace. En mars, à l'appel de son frère Antoine, Claude retourne en Lorraine. Contre l'avis du conseil de régence, il s'organise pour entraver la progression d'une armée estimée à 60 000 rustauds. Toujours sans l'aval du conseil de régence, il lève une armée de mercenaires espagnols, lombards et piémontais. Pour les équiper et les entretenir, Antoinette de Bourbon sacrifie une partie de sa vaisselle d'or et quelques biens immobiliers. L'armée s'ébranle vers les passages des Vosges, avec, pour la première fois cousues sur ses oriflammes, les croix de Lorraine, symboles tout à la fois de la répression et de la restauration de l'ordre religieux.

Après avoir pillé l'abbaye de Marmoutier, les rustauds se répandent dans la ville de Saverne, lieu de ralliement des mécontents, afin de fermer le passage des montagnes à Antoine de Lorraine, qui se prépare à marcher au secours

de Strasbourg et de la Décapole. Le duc paraît sur les hauteurs de la ville et fait ouvrir le feu dans les rues. De son côté, le 17 mai, Claude attaque une bande de rebelles retranchée à Lupstein. Il ordonne d'incendier l'église et les maisons, massacre 20 000 paysans, et anéantit les dernières troupes le 20 mai près de Scherwiller. Nicolas Boucher déclare que Claude et Antoine « ont été les premiers d'entre les Princes Chrétiens qui se sont opposés fortes murailles et remparts pour la maison de Dieu contre les factions et menées des hérétiques de notre temps¹ ». Cet épisode sanglant, où Claude frappe en effet les premiers coups que le protestantisme va recevoir en France, lui vaut dès lors le surnom de Grand Boucher de la part des hérétiques.

Dans tout le royaume, on se félicite de son intervention contre les rustauds. Il vient de contenir une invasion qui aurait pu dangereusement menacer le pays. Le parlement de Paris lui écrit solennellement pour le féliciter de cette victoire qui lui assure une renommée immortelle. Le 21 juin, le pape Clément VII lui adresse des lettres analogues. Le conseil de régence ne lui reproche quant à lui que timidement d'avoir exposé la totalité du petit nombre de troupes alors disponibles dans le royaume et seules capables de résister à une invasion possible du côté de la Provence.

Le danger luthérien écarté, Louise de Savoie peut travailler paisiblement à la négociation pour libérer son fils. En échange de sa liberté, François I^{er} accepte de livrer à Charles Quint ses fils Henri et François. Lorsque l'empereur consent à relâcher le souverain, Claude se désigne comme l'un des douze principaux personnages qui doivent servir d'otages à la place des deux enfants royaux. Le roi apprécie particulièrement sa conduite et le lui témoigne à son arrivée à Saint-Jean-de-Luz, où il l'assure de son amitié, lui déclarant qu'il « ne le revoyait jamais que pour le remercier de quelque nouveau service rendu à ses états, et qu'il espérait que son pouvoir de le récompenser dignement ne resterait

1. Nicolas Boucher, *La conjonction des lettres et des armes des deux très illustres princes lorrains Charles cardinal de Lorraine, archevêque et duc de Reims, et François duc de Guyse, frères*, Paris, 1579.

N° d'édition : L.01EUCN000336.N001
Dépôt légal : janvier 2012